

# L'Aventure de Margot et Mimichette

Magdeleine du Genestoux

Texte paru dans Jeunesse – Organe de la section de la jeunesse de la croix-rouge française – n°2 de juin-juillet 1925 et n°3 de septembre-octobre 1925

Je suis une très vieille chienne de chasse. J'ai connu des jours brillants pendant lesquels je gambadais follement dans les champs. Puis je me suis mariée avec un beau chien de la race des Saint-Germain... J'ai eu beaucoup d'enfants qui tous ont été adoptés par les voisins de mes maîtres, car mes petits sont tous de parfaits chasseurs. Maintenant je suis percluse de rhumatismes, alourdie par l'âge... je ne quitte guère le coin du feu l'hiver et j'aime l'été, parce que je me couche au soleil pour réchauffer mes vieux os.

J'habite une maison très vaste, et j'ai plusieurs maîtres : le vieux grand-père avec lequel j'ai fait mes plus belles parties de chasse, la vieille grand-mère, qui ne se souciait guère de moi autrefois, mais qui, aujourd'hui, me soigne d'une façon touchante. Dès que mes douleurs me font pousser des gémissements, vite, elle frotte ma jambe ou mon épaule avec un onguent qu'elle nomme « Baume tranquille », et cette friction me soulage immédiatement. Aussi, je ne quitte jamais sa chambre. Du reste, cette chambre, c'est le centre de la maison et dans cette chambre il y a tout. D'abord, le lit de la grand-mère, puis un grand canapé, des fauteuils, une table ronde, un vide-poche, un coffre à bois, que sais-je encore ? Mais le plus intéressant sont les armoires qui garnissent toute la pièce, des armoires dissimulées dans de magnifiques boiseries, et de ces armoires sortent, selon les besoins, des confitures, de la farine, des bouchons, de la ficelle, des chaussures pour celui-ci ou celui-là, des cache-nez, des chapeaux de paille, un collier de chien ou une laisse, tout enfin, tout.

Je m'é gare... tandis que je veux vous parler de mes maîtres. Près des vieux parents, il y a le gendre et la fille ; le gendre est toujours absent ; la fille, dame très grande, très belle, très brune, mais qui ne s'occupe jamais de rien dans la maison. Quand elle sort, elle entre dans la chambre de sa mère et lui demande quelle robe elle doit mettre et annonce à quelle heure exacte elle rentrera. La famille se complète par deux fillettes de dix et onze ans : Marguerite, qu'on appelle Margot, et Louise. Ni l'une ni l'autre ne me

caressent jamais, et elles me parlent rarement... Ce sont deux drôles de filles ; du reste, vous allez voir.

Comme je ne peux plus courir et très peu marcher, je ne quitte pas la grande chambre de ma vieille maîtresse : j'ai donc tout le temps de philosopher et d'observer... car vous pensez bien que je ne puis dormir vingt-quatre heures de suite...

Ai-je dit que je m'appelle Flora et que je suis très grosse ? Non. Eh bien ! voilà qui est fait. Ce point noté, je continue, car cela est extrêmement important pour la suite de mon histoire.

*Titine et Mimichette.* – Il venait fréquemment à la maison deux petites filles de onze et dix ans. Oh ! elles ne ressemblaient pas du tout aux enfants de mes maîtres.

Margot avait peu d'esprit ; elle était grande, grosse, ne se remuait qu'avec peine et ne savait pas courir ; elle agitait bras et jambes en avançant sur place. Louise était plus mince, mais elle était, comme sa sœur, sans imagination. Du reste, elle parlait peu.

Au contraire, Mimichette et Titine plaisaient, riaient et racontaient toujours de drôles d'histoires. Elles étaient petites pour leur âge et très minces. J'ajoute qu'elles m'aimaient beaucoup et que jamais elles ne seraient venues dans la chambre de la grand-mère sans s'approcher de moi et sans me prodiguer leurs caresses. Elles me donnaient souvent du sucre...

Un jour, Mimichette et Titine étaient arrivées un peu plus tôt que de coutume chez mes petites maîtresses ; ces dernières étaient encore avec leur institutrice qui leur donnait une leçon d'histoire.

Il faisait très chaud ; j'étais sortie pour m'étendre sur le perron... Mais je ne dormais que d'un œil et je fus bientôt réveillée complètement par Titine qui voulait, après m'avoir donné un morceau de sucre, « caresser mon gros ventre ». C'était donc fini de mon somme, du moment que les enfants avaient envahi le jardin !

Margot et Louise arrivèrent à ce moment-là.

« Bonjour, Mimichette ; bonjour, Titine ; comment allez-vous aujourd'hui ?

— Très bien, très bien... Qu'allons-nous faire, Sortons-nous, ou restons-nous à jouer dans le jardin ?

— Ah ! dit Margot... est-ce que ? Pensez-vous ?

— Quoi ? Que veux-tu dire ? demanda Mimichette.

— Vous n'êtes pas habillées pour sortir...

— Comment ? s'écria Titine étonnée.

— Oui, vous avez vos robes de tous les jours...

— Ah ! ah ! ah ! Elle est bien bonne ! s'écria Mimichette en riant. Tu ne nous trouves pas assez chic... Eh bien ! apprend que nous n'avons qu'une robe et que nous la portons aussi bien dans la semaine que le dimanche.

— Oh ! nous, continua Margot d'un air pédant, nous avons des robes pour la semaine, une robe pour le dimanche, et une robe pour le jeudi...

— Eh, continua Louise, nous avons même une robe que nous ne mettons chaque année que le jeudi saint. »

Mimichette et Titine ne purent s'empêcher d'éclater de rire.

« Cette robe, dit Mimichette, que vous ne mettez qu'une fois l'an, se raccourcit puisque vous grandissez, et vous êtes obligés d'y faire ajouter un volant chaque année... Et puis, toi, Margot, tu grossis...

— Oui, s'écria étourdiment Titine, Margot, tu finis par ressembler à la grosse Flora ! »

Un froid se fit sentir soudain lorsque Titine eut lancé sa phrase. Évidemment, Margot jugeait cette comparaison offensante.

Titine sembla regretter sa phrase, mais elle ne fit pas d'excuse. Évidemment, Margot avait commencé par une remarque blessante et Titine avait riposté... Et puis, vraiment, sa comparaison était-elle une injure ? Du moins c'est ce que je me demandais dans ma tête de vieille chienne philosophe.

Les fillettes rentrèrent dans la maison. Je ne les revis plus ce jour-là. Mais, le mardi suivant – Mimichette et Titine venaient tous les mardis passer l'après-midi avec leurs amies – elles arrivèrent après que Margot et Louise étaient déjà parties pour la promenade.

Avant de les rejoindre, elles vinrent dire bonjour à la vieille grand-mère, aux pieds de laquelle j'étais couchée.

« Mes petites, dit ma maîtresse, l'autre jour vous n'avez pas été bonnes pour Margot... Il paraît que vous l'avez comparée à Flora... Flora est une bien bonne bête (ici je remuai la queue), mais ce n'était pas poli pour Margot, et...

— Oh ! madame, interrompit Titine, je ne voulais pas la fâcher...

— Je sais, je sais... Mais... »

Et la grand-mère fit un petit sermon où il était question de bonne éducation, de peine, de gentillesse, etc. Mimichette et Titine ne répondirent pas un mot ; elles étaient seulement un peu rouges.

Moi, j'étais indignée contre Margot. Elle avait rapporté, ce qui est très vilain ; mais, surtout, elle n'avait pas parlé des moqueries qu'elle avait faites sur les robes de leurs amies.

Enfin Mimichette et Titine partirent, avec une vieille bonne, pour rejoindre Margot et Louise au jardin public.

*La querelle.* – Les petites filles jouaient avec animation. Je n'ai pas été témoin de ce que je vais raconter, mais j'en ai entendu le récit fait le soir même par les enfants, car... mais, patience !

Donc, Mimichette et Titine rejoignirent leurs amies au moment où elles s'amusaient à jouer à la « pension ». Margot, à cause de sa corpulence, remplissait le rôle de la directrice. Aussi bousculait-elle les enfants avec joie et autorité.

« Toi, disait-elle à une fillette mince et ébouriffée, lisse tes cheveux, on ne vient pas à l'école dans un tel désordre ; toi, Jeanne, récite une fable... pas de ce ton nasillard, tu es ridicule... Mon Dieu, Armande, que ta copie est mal faite ! Tu copieras dix fois la fable :  
*les*

*Animaux malades de la peste.* »

Margot était debout, appuyant ses deux mains sur le dossier d'une chaise, en face d'une douzaine de fillettes assises sur des chaises disposées en rangs, simulant ainsi les bancs d'une école.

« Ah ! voilà Mimichette et Titine ! Eh bien ! mesdemoiselles, s'écria Margot d'un air sévère, comme vous êtes en retard ! Vous serez en retenue jeudi prochain.

— Mademoiselle, mademoiselle, si on allait à la promenade ! s'écrièrent les soi-disant écolières.

— J'y consens ! » s'écria Margot d'un air plein de dignité. Et, en disant ces mots un sourire moqueur parut sur ses lèvres.

« Mesdemoiselles, allons, mettez-vous deux par deux... C'est ça, les plus jeunes devant, les aînées derrière. »

En prononçant ces mots, elle tirait une fillette, la plaçait à côté d'une autre. Docilement, les fillettes se rangeaient suivant leur taille. C'était vraiment un jeu divertissant.

« Ah ! mais Mimichette est trop petite... Elle ne peut pas aller avec une camarade de son âge... elles ne sont pas égales... Tiens, Mimichette, tu ne peux marcher qu'avec une fillette de six ans... viens... »

Margot avait saisi Mimichette par un bras, la tirait, et la plaçait tout à fait en tête de la colonne, avec les petites, alors qu'elle avait déjà onze ans !

« Laisse-moi donc ! s'écria Mimichette. Je ne veux pas aller avec ta pension... Je...

— Si... Si, reste là. Tu es petite, très petite... Tu dois te mettre là.

— Non, dit Mimichette, je ne me mettrai pas là.

— Si... »

Margot avait saisi le bras de Mimichette et la tirait avec force et... rage.

« Non ! » Et d'un mouvement brusque Mimichette se dégagea et, bondissant, se sauva dans le jardin. Margot, furieuse, courut après elle, et les deux fillettes se poursuivirent à travers les pelouses, les allées, bousculant les groupes de dames assises sur des chaises et qui, dans leur effroi, laissèrent échapper pelotes de laine, écheveaux de soie et de coton qui volèrent à droite et à gauche.

Margot s'essouffla vite. Elle tomba sur un banc au milieu de sa classe en désordre et s'amusant follement de la révolte de Mimichette contre la « directrice ». Mimichette revint et s'écria :

« Margot ne joue jamais d'une façon aimable. Elle dit toujours des choses désagréables.

— Ça, c'est vrai, s'écrièrent plusieurs « élèves ».

*Scène de désespoir.* -- Tout à coup, Mimichette poussa un cri de désespoir.

« Oh ! j'ai perdu... j'ai perdu... » et elle éclata en sanglots.

« Qu'as-tu perdu ? dit Titine en s'approchant de sa sœur.

— Ma chaîne, mon médaillon, tout, tout... j'ai tout perdu. »

Et elle tâta son cou, ses vêtements, regardait à ses pieds, si elle ne voyait pas ses précieux bijoux.

« Sûrement, c'est en courant que tu les as perdus.

— Naturellement... C'est la faute de Margot.

— Oui, elle t'a bousculée lorsqu'elle te plaçait.

— Qu'elle est donc méchante, cette Margot !

— Mais cherchons donc vite... avant que personne ne s'en empare...

— Jamais nous ne retrouverons dans le sable une chaîne d'or. »

Mimichette, tout en pleurant, se mit à suivre toutes les allées où elle avait passé. Les autres petites filles firent de même, sans plus s'occuper de Margot qui restait là, seule et abandonnée.

Mais les enfants eurent beau regarder partout, on ne retrouva ni la chaîne, ni le médaillon.

« Ne cherchons plus, dit Mimichette, c'est inutile ; rentrons. »

Elle remercia ses petites amies qui toutes l'embrassèrent pour la consoler, et les quatre fillettes reprirent le chemin de la maison où elles arrivèrent bien avant l'heure du goûter.

« Comme vous venez tôt ! s'écria la grand-mère. Enfin, vous avez sans doute faim. Vous êtes-vous bien amusées ?

— Oui, grand-mère, répondit Margot.

— Mais vous n'avez pas l'air gai... J'espère que vous ne vous êtes pas disputées ?

— Oh ! non », s'écria vite Mimichette.

On servit des confitures, du miel, du thé. Mais les quatre fillettes n'avaient pas faim. La gorge de Margot était serrée, elle ne pouvait avaler. Quant à Mimichette, elle faisait de grands efforts pour ne pas pleurer.

Je m'étais levée pour m'approcher de la table du goûter ; j'appuyais ma tête sur les genoux de Margot. Tout à coup je sentis quelque chose de froid et dur sous mon nez. Je secouai la tête en remuant un objet brillant.

« Oh ! s'écria Margot, la chaîne de Mimichette !

— Oh ! ma chaîne ! »

La chaîne s'était accrochée à une broderie qui garnissait le bas de la jupe de Margot, et personne ne l'avait aperçue là, bien qu'elle fut en somme très visible.

Ce fut un tumulte. Autant les enfants avaient été mornes et silencieuses jusqu'alors, autant elles se mirent toutes à parler à la fois. Mimichette s'était mise à pleurer et Margot aussi.

La grand-mère eut beaucoup de peine à comprendre ce qui s'était passé, mais Margot, il faut le reconnaître, en fit un récit exact et complet.

La grand-mère regretta sans doute le petit sermon qu'elle avait fait dans l'après-midi à Titine et à Mimichette. Elle ne le dit pas, mais elle attira Mimichette dans ses bras et l'embrassa tendrement.

Puis, Margot s'approcha et tout bas demanda :

« Mimichette, tu me pardonnes ?

— Oh ! oui, de tout mon cœur. »

Et les deux fillettes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

En souvenir de cette mémorable journée, la grand-mère donna à Mimichette un joli petit nécessaire en argent qui lui avait appartenu lorsqu'elle était petite fille.

Et, de ce jour, Margot devint bonne et gentille.